

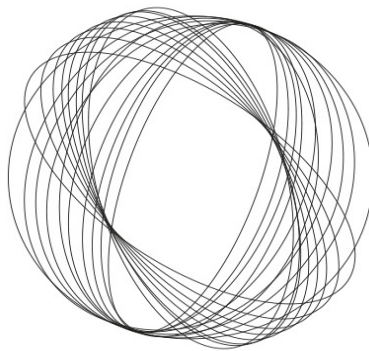
DU MONDE ENTIER

GRAHAM SWIFT

DOUZE HISTOIRES D'APRÈS-GUERRE

NOUVELLES

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR FRANCE CAMUS-PICHON



nrf

GALLIMARD

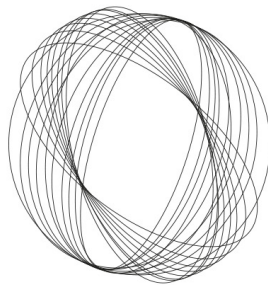
DU MONDE ENTIER

GRAHAM SWIFT

DOUZE HISTOIRES D'APRÈS-GUERRE

NOUVELLES

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR FRANCE CAMUS-PICHON



nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

À TOUT JAMAIS, 1993

LA LEÇON DE NATATION et autres nouvelles, 1995

LA DERNIÈRE TOURNÉE, 1997

LA LUMIÈRE DU JOUR, 2004

DEMAIN, 2008

J'AIMERAIS TELLEMENT QUE TU SOIS LÀ, 2013 (Folio n° 5893)

LE DIMANCHE DES MÈRES, 2017 (Folio n° 6577)

DE L'ANGLETERRE ET DES ANGLAIS, 2019 (Folio n° 6830)

LE GRAND JEU, 2021 (Folio n° 7101)

Du monde entier

GRAHAM SWIFT

DOUZE HISTOIRES
D'APRÈS-GUERRE

nouvelles

*Traduit de l'anglais
par France Camus-Pichon*



GALLIMARD

Titre original :

TWELVE POST-WAR TALES

© *Graham Swift, 2025.*

© *Éditions Gallimard, 2025, pour la traduction française.*

Pour Candice

The fundamental things apply

As time goes by

(« Les choses fondamentales s'imposent

Au fil du temps »)

HERMAN HUPFELD,

As Time Goes By, chanson, 1931

FAUTE DE MIEUX

Cela méritait à peine qu'il s'y intéresse en personne, mais puisqu'il passait pour parler anglais couramment – parfois même « parfaitement » – et puisque l'affaire risquait d'impliquer un entretien avec un militaire britannique, Herr Büchner avait décidé de s'occuper lui-même du problème. Ce dernier avait de toute façon atterri sur son bureau, comme beaucoup de choses qui n'étaient adressées nommément à personne, sous la forme d'une lettre du supérieur de ce militaire, un certain major Wilkes, rédigée en l'occurrence dans un allemand plutôt médiocre.

Quelle heureuse coïncidence qu'elle fût tombée sous les yeux d'un homme parlant (presque) parfaitement anglais.

Certaines expressions anglaises utiles revenaient subitement et spontanément à l'esprit de Herr Büchner, « erreur d'aiguillage », par exemple, ou « frapper à la mauvaise porte ». Mais puisque c'étaient des circonstances particulières – il ne s'agissait pas d'un citoyen allemand, mais d'un Allié – et puisque la chose avait reçu l'aval, en quelque sorte, de l'armée britannique...

Après avoir lu la lettre et pris connaissance des documents annexes, dont cette liste de noms donnant à réfléchir, il avait soupiré et médité. Il savait reconnaître l'emphase et la suffisance quand il les croisait. Il n'appréciait pas de recevoir des ordres, même indirectement, de ce major Wilkes, comme s'il était sous son commandement. C'était l'Allemagne de 1959, pas celle de 1949. Et son service n'était qu'un simple service municipal, au sein d'une *Rathaus*.

« À qui de droit. » Bon.

Certes, son service s'occupait surtout, presque exclusivement, avait-il parfois le sentiment, de recevoir des requêtes et des candidatures qui ne le concernaient en rien et – poliment, patiemment, efficacement – de les faire suivre. Il aurait pu répondre par écrit au major Wilkes, dans un excellent anglais, bien sûr, cette langue glaciale dont les

Anglais avaient l'art, pour l'informer, quoiqu'en des termes moins abrupts, qu'il frappait bel et bien à la mauvaise porte et que la *Rathaus*, comme le major Wilkes devait le savoir, ne traitait pas ce genre d'affaires. Et lui rappeler plus généralement, quoiqu'en moins de mots, que l'Allemagne n'était plus un pays occupé.

Herr Büchner voyait bien que cette réaction aurait été légitime. Mais il voyait aussi – il soupira de nouveau – que la réaction appropriée était d'afficher une coopération exemplaire, incluant de recevoir dans son bureau, peut-être même avec une certaine servilité, l'objet de la lettre, l'homme en question.

Et cet homme, un certain Joseph Caan, soldat de deuxième classe originaire de Londres N8, servant actuellement au sein de l'armée britannique du Rhin, était à présent devant lui, visiblement décontenancé d'être accueilli par un *Amtsleiter* qui s'exprimait néanmoins dans un anglais d'une précision alarmante, et visiblement incapable, malgré tous ses efforts, de considérer cet entretien comme la simple suite logique de celui – assez éprouvant – qu'il avait à coup sûr eu avec son « officier supérieur », le major Wilkes.

Visiblement dépassé, et pourtant – cela suscita l'intérêt de Herr Büchner – dépassé par ses choix.

« Vous ne voulez pas vous asseoir, mister Caan ? »

Il échangea machinalement une poignée de main avec l'homme, mais l'observa avec un sourire amical. Il avait choisi de l'appeler « mister », ce qui n'avait bien sûr pu qu'ajouter à la confusion de l'intéressé, mais c'était une administration publique et il entendait mettre son visiteur à l'aise, sans pour autant se résoudre à lui dire « Repos ». N'était-ce pas le genre de comédie propre à l'armée britannique ? « Repos. » Puis : « Rompez. »

« Je ne suis pas votre commandant. » Il sourit à nouveau. « Vous n'avez pas à vous mettre au garde-à-vous. » Il avait tenté de maîtriser son intonation. Lui-même s'était levé pour saluer l'homme, puis avait désigné la chaise devant sa table de travail avant de regagner son propre siège.

« Vous ne voulez pas enlever votre béret ? »

Herr Büchner avait plus de deux fois l'âge de son interlocuteur, et

avait lui-même été soldat. C'était il y a bien longtemps, mais il gardait de cette période la conviction que certains hommes, la plupart peut-être, pouvaient à la fois être soldats et en avoir l'air, voire donner l'impression qu'ils étaient destinés à l'être ; tandis que d'autres ne pourraient jamais avoir l'air de soldats, et encore moins l'*être*, même si, malheureusement, ils l'étaient bel et bien. Il plaça très vite le soldat Caan – mister Caan – dans cette seconde catégorie. Il s'y serait placé lui-même à une époque, bien que l'homme devant lui ne s'en fût pas douté. En admettant, d'ailleurs, qu'une telle pensée l'effleurât.

Or peut-être l'effleurait-elle à cet instant précis. N'était-ce pas encore le genre de pensée qui hantait tout conscrit britannique servant en Allemagne : qu'avait fait ce sale type obséquieux pendant la guerre ?

L'homme enleva son béret, laissant voir des cheveux bruns, souples et bouclés, qui rappelèrent à Herr Büchner l'expression anglaise « se découvrir devant quelqu'un ».

Herr Büchner – Hans Büchner – gardait aussi, de sa période militaire, la conviction que se produisaient dans l'existence un grand nombre de choses sur lesquelles vous n'aviez aucun contrôle et susceptibles de vous priver de *tout* contrôle – si vous étiez du mauvais côté du bureau, par exemple –, or, même si les événements se produisaient en des circonstances que vous contrôliez, ils tenaient, en réalité, et l'avenir de vies entières risquait d'en dépendre, seulement au fait que vous trouviez le visage de l'homme en face de vous sympathique, ou non.

Celui du soldat Caan était sympathique parce que ce dernier ne ressemblait pas à un soldat. Pas plus qu'il ne ressemblait, au fond, à « mister Caan ». L'appelait-on d'ordinaire « Joe » ? Il ressemblait à un adolescent. Il n'avait que dix-neuf ans. Outre des cheveux bruns et bouclés, il avait de petits yeux sombres qui vous scrutaient avec une insistance évoquant le besoin de lunettes ou simplement de clarté, mais qui, visiblement, ne lui avaient pas valu d'être réformé pour cause d'échec au test oculaire.

D'après les maigres informations que contenait le dossier ouvert sur le bureau de Herr Büchner, il était « apprenti tailleur » dans le civil. De minutieux travaux d'aiguille, depuis l'âge de quinze ou seize ans ?

Pourtant ces yeux, quand ils finirent par capter les siens du regard, ne lui parurent pas déficients. Ils vous « aiguillonnaient » même un peu.

Toutes ces expressions lui revenaient.

Joseph Benjamin Caan. Prénom de la mère : Eva Adele – nom de jeune fille : Rosenbaum. Prénom du père : Benjamin Franz – décédé. Le major Wilkes avait jugé bon de préciser : tué au combat en Afrique du Nord.

Joe Caan, fils de Ben Caan, originaire de Londres N8.

La liste qui était finalement le cœur du problème comportait surtout des Caan et des Rosenbaum. Il y avait un Jakob, un Leopold, une Hanna, une Leah, un Bruno, une Elsa, un Ruben... Et même un Hans. La plupart d'entre eux avaient, semblait-il, habité Hanovre.

Le major Wilkes avait aussi jugé bon de préciser que les « intentions » du soldat Caan étaient conformes aux souhaits de sa mère, sous-entendant, supposait Herr Büchner, que l'homme s'acquittait d'une tâche lui ayant été conférée par au moins un aîné supérieur en âge et en expérience.

Or ce regard soudain perçant, de quelqu'un ne s'en laissant pas conter, lui disait autre chose. Le soldat Caan avait pu prétendre que tel était le cas, afin de donner d'emblée davantage de poids à ses intentions ; à moins que le major Wilkes ne lui ait demandé, instamment, s'il en était ainsi, parce qu'il ne pouvait laisser n'importe quel soldat se défiler pour régler un problème personnel inventé de toutes pièces. Et le soldat Caan avait eu la sagesse de répondre que oui, bien sûr, c'était ce que souhaitait sa mère.

Mais... foutaises que tout cela. Herr Büchner venait encore d'employer, en son for intérieur, une expression anglaise gravée dans sa mémoire et soudain bien pratique. Il était assez physionomiste. À coup sûr, ce n'était pas la mère, Eva Adele, qui avait mis cette idée dans la tête de son fils. Cette mère qui avait peut-être, comme lui, la quarantaine, aurait préféré oublier toute cette histoire, la chasser de son esprit – option la plus facile et parfois la meilleure. Elle n'avait tout simplement pas eu de chance : son fils avait été dans un premier temps mobilisé, puis envoyé en Allemagne. Dans ce pays-là précisément. C'était le nœud du problème auquel Herr Büchner était

confronté, et le major Wilkes ne l'avait-il pas, lui aussi, lu sur le visage de cet homme ?

Le fils n'avait pas vraiment eu de chance, lui non plus, mais il n'avait pu y couper. C'était là que la plupart d'entre eux étaient envoyés. La mère et le fils ne s'y attendaient-ils pas, d'ailleurs ? Bien entendu il y avait cet autre facteur, presque aussi troublant : le fils était à présent soldat, exactement comme son père, Benjamin Franz – né en Allemagne mais apparemment tué sous l'uniforme britannique.

Tout cela était très intéressant. Herr Büchner aurait aimé avoir une conversation avec ce soldat Caan, une simple conversation à bâtons rompus, et le calme de son bureau offrait l'occasion idéale ; mais ce n'était pas ce problème-là qui l'occupait. De toute façon c'était impossible, puisque l'homme en face de lui n'avait à l'évidence pas le sens de la conversation. À défaut du sens de l'initiative.

Il aurait aimé dire, avec le sourire adéquat : « Votre officier supérieur a une maîtrise supérieure de l'allemand... »

Le soldat Caan n'agissait pas sur ordre de sa mère, Herr Büchner le lui concédait. Tout tenait à ces yeux. Il n'était pas un « fils à maman », comme disent les Anglais. Il devait actuellement être plus loin de sa mère qu'il ne l'avait jamais été. Certes, il aurait pu ne pas être envoyé en Allemagne, et le problème ne se serait pas posé. Il aurait pu être envoyé à Hong Kong. Mais il était là, et il y resterait plusieurs mois, et Joseph Caan avait décidé qu'il lui fallait en assumer les conséquences – « braver l'orage », comme disent également les Anglais.

Il avait promptement enlevé son béret, comme s'il obéissait à un ordre, mais ne semblait savoir qu'en faire. Il le tenait à deux mains, le serrant tel un jouet rassurant. Quelque chose était entré dans sa vie, quelque chose d'énorme et de pressant, peut-être sans commune mesure avec tout ce qui était entré dans sa vie auparavant, et Joseph Caan avait décidé, tout seul, de ne pas se dérober. De ne pas permettre à son moi futur de dire un jour, quand il serait définitivement trop tard : Tu es allé en Allemagne, non ? Tu étais en Allemagne, non ? Et tu n'as rien fait. Espèce de con.

Ces mots lui revenaient – des mots de soldats anglais. Et ce jeune homme n'avait-il pas le droit et toutes les raisons de se demander ce que ce sale type obséquieux – ou « con » lui aussi – avait fait pendant

la guerre ? Même s'il semblait à présent tellement désarçonné d'entendre un Allemand s'adresser à lui dans un anglais meilleur que le sien.

Le soldat Caan, même s'il était soldat, donc constamment obligé d'obéir à des ordres, agissait, quoique maladroitement, de son propre chef et dans son propre intérêt. Herr Büchner le voyait bien. Non seulement il trouvait son visage sympathique, mais il le trouvait sympathique, *lui*.

Pourtant tout cela était très déprimant. Que pouvait-il, en tant que chef de service, réellement faire pour lui ? Ne pourraient-ils simplement avoir une conversation ? Si Herr Büchner avait été fumeur, il aurait pu offrir à cet homme une cigarette. Or il avait cessé de fumer à son retour en Allemagne, des années plus tôt. Fumer – si on trouvait des cigarettes – était alors surtout une façon de tuer le temps. Il pouvait néanmoins proposer une cigarette à cet homme. C'était bien un paquet de dix, niché dans sa poche de poitrine ? Player's Please.

Herr Büchner se souvint de l'époque lointaine, en d'autres temps, où il venait d'être nommé officier. Véritable officier, pas élève-officier ; officier subalterne, mais officier. Il n'avait pas alors anticipé le seuil invisible qu'il lui restait à franchir, l'épreuve qu'il lui restait à subir. S'il était désormais officier, il devait agir comme tel.

Un homme se tenait debout devant lui. C'était un moment semblable à celui-ci, même si la scène ne se déroulait pas dans un bureau au sein d'une mairie, et si l'homme, au garde-à-vous, n'avait pas la possibilité de s'asseoir. Et, bien que plus âgé que Hans Büchner, cet homme avait été obligé de saluer et de claquer des talons parce qu'il se trouvait devant un officier, alors assis à un petit bureau nettement plus modeste que celui-ci, lequel officier avait sans doute l'air d'un élève en retenue.

Il n'avait pas prévu de se retrouver dans la position de juge, avec le pouvoir de se montrer sans pitié ou charitable, comme Dieu Tout-Puissant.

Il s'agissait d'un problème tout à fait banal. L'homme en question aurait aimé, pour des raisons personnelles d'une urgence

convaincante, obtenir un jour de permission supplémentaire. Ce n'était pas une requête déraisonnable, et il aurait été simple de faire preuve d'indulgence. Pourtant, parce qu'il était officier, et depuis peu, il ne devait pas être vu comme influençable. Aussi avait-il sèchement rejeté la requête de cet homme, puis l'avait congédié.

Pourquoi ? L'homme – il se souvenait même de son nom, Krüger – allait le détester. Et il se détesterait lui-même, il continuerait à se détester. Alors même que des choses incommensurablement plus graves lui arriveraient, il n'oublierait pas cet épisode – impossible de l'oublier. Cette petite démonstration zélée de son pouvoir.

C'était vingt ans plus tôt. À Coblenze. Or, des années avant cela, il s'était dit : Enrôle-toi, signe, même si tu n'as pas fini tes études. Choisis avant d'être choisi. Ainsi, il se peut que tu sois sélectionné pour devenir officier. Il s'était secrètement retranché derrière ce raisonnement. Voir une opportunité en toute chose – c'est-à-dire la possibilité d'emprunter le chemin vers le moindre danger. « Tirer son épingle du jeu », disent les Anglais.

Et combien de parties de cartes ils avaient jouées, à maintes reprises, pour tuer le temps, dans ce Lincolnshire détrempé, balayé par la pluie. Il aurait pu ne jamais savoir qu'un endroit pareil existait. Au point que les cartes elles-mêmes devenaient humides et s'abîmaient, chacune à sa propre manière désespérée ; au point que vous pouviez toutes les reconnaître – si vous étiez malin, si vous tiriez votre épingle du jeu – sans avoir à les retourner.

Table des matières

Couverture

Du même auteur

Titre

Copyright

Dédicace

Exergue

Faute de mieux

Présentation

Achevé de numériser

GRAHAM SWIFT

DOUZE HISTOIRES D'APRÈS GUERRE

Même si l'heure de la paix a sonné il y a quatre-vingts ans, les échos de la guerre résonnent encore. Graham Swift nous invite à nous plonger dans douze séquences de vie qui dévoilent ces échos persistants.

En 1959, un major allemand reçoit dans son bureau un jeune soldat anglais dont la famille a été déportée pendant la Seconde Guerre mondiale. Un ancien militaire résiste à la pression de son entourage, qui insiste pour annuler le mariage de sa fille en raison de la crise des missiles à Cuba. Pendant le confinement de 2020, un médecin à la retraite, volontaire pour aider les soignants, se remémore un souvenir d'enfance déterminant.

De sa plume limpide, délicate et enjouée, le brillant Graham Swift nous raconte douze histoires dans la grande Histoire, à la fois sombres et lumineuses, qui disent l'amour, le deuil, la transmission et le temps qui passe. Rien n'est laissé au hasard dans ces douze bijoux de littérature au style extrêmement maîtrisé.

Graham Swift, né à Londres en 1949, s'est imposé sur la scène littéraire par son art du

romanesque et de l'épure. Le pays des eaux (1985) a reçu le prestigieux Guardian Fiction Prize. À tout jamais (1993) a reçu le prix du Meilleur Livre étranger et La dernière tournée (1997) le Booker Prize. Son dernier roman, Le grand jeu (2021), paru dans la collection « Du monde entier », a été particulièrement salué.

Cette édition électronique du livre
Douze histoires d'après-guerre de Graham Swift
a été réalisée le 14 avril 2025 par Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073079619 – Numéro d'édition : 639012)
Code produit : Q08974 - ISBN : 9782073079657.
Numéro d'édition : 639016.

Ce document numérique a été réalisé par Soft Office